

Mensonges arrangés

C'est pas moi, je le jure! de Philippe Falardeau

Stéphane Defoy

Volume 26, Number 4, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33440ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2008). Review of [Mensonges arrangés / *C'est pas moi, je le jure!* de Philippe Falardeau]. *Ciné-Bulles*, 26(4), 24–25.

Mensonges arrangés

STÉPHANE DEFOY

Le récit de **C'est pas moi, je le jure!** se déroule dans le Québec des années 1960. Une époque où l'Église commence tranquillement à lâcher prise sur les mœurs, mais où il est encore difficile de revendiquer une différence et d'assumer sa marginalité. C'est dans cette période de transition que se situe l'histoire de Léon Doré (Antoine L'Écuyer), un jeune garçon à l'imagination fertile dont les rapports interpersonnels tournent rapidement aux conflits puisque sa façon de réagir aux situations est incomprise de tous. Ses parents étant plus occupés à s'entredéchirer qu'à lui offrir un encadrement adéquat, le gamin a tout le loisir d'errer dans le voisinage et de faire des mauvais coups, ce qui le rend suspect aux yeux de tous. D'ailleurs, c'est le clan Doré au complet qui est montré du doigt, perçu comme une famille de fous en totale discordance avec son environnement.

Les rapports tendus entre les différents personnages sont au cœur de ce film. Par le biais d'une mise en scène précise, Falardeau place Léon en interaction avec différentes personnes — son père Philippe, son frère Jérôme, son amie Léa, etc. — pour mettre de l'avant son originalité. Malgré les situations cocasses qui découlent des gestes parfois extrêmes posés par l'enfant, le réalisateur évoque avec nuance le piège qui se referme sur Léon, l'éloignant de plus en plus des individus qui le côtoient et surtout de ceux qui ont appris à l'apprécier. L'échappatoire prend forme lors du départ de la mère (Suzanne Clément), étouffant dans le cocon familial, pour la Grèce. Une situation qui ne fait que fragiliser davan-

tage Léon, qui perd là sa plus grande alliée contre les foudres d'un père intransigeant. Bien qu'elle soit absente, l'ombre de Madeleine plane sur le domicile familial; plusieurs passages montrant des prises de vue de la Grèce suggèrent la présence de celle-ci dans l'esprit de tous, particulièrement dans celui de Léon. Cependant, ce n'est pas en exposant de façon répétée des images d'un pays éloigné que le réalisateur réussit à insuffler une dimension onirique à l'intrigue. Il aurait fallu pour cela qu'il diversifie ses procédés tout en développant cette portion de l'histoire, ce qui n'est pas le cas.

Au-delà du rapport de Léon à sa famille, le film s'attarde sur les liens que développe l'enfant avec Léa, une voisine du même âge. Au fil de leurs rencontres, le spectateur est témoin du rapprochement des deux enfants qui finalement souffrent, chacun à leur manière, d'un environnement familial éclaté où l'absence d'un parent — la mère pour Léon et le père pour Léa — provoque un déséquilibre profond. Cette portion du long métrage est magnifiquement servie par l'imaginaire foisonnant de Léon, ce qui donne lieu à des retournements de situation amusants et de savoureux dialogues, comme ce passage où le garçon affirme à Léa qu'ils pourraient peut-être refaire leur vie. Mais la fillette insiste sur le fait qu'ils n'ont que 10 ans. « Justement, il n'est pas trop tard! », rétorque Léon. De plus, Falardeau utilise le point de vue de l'enfant et sa candeur pour amener par la bande une dimension dramatique au film et explorer des sujets graves telles les idées suicidaires ou la méchanceté

des enfants entre eux. À cet effet, il faut mentionner que Léon est constamment mis au rancart par les jeunes de son âge et que ses tentatives de suicide sont nombreuses. On comprendra que **C'est pas moi, je le jure!** n'est pas un conte pour tous où des gamins finissent toujours par surmonter les obstacles auxquels ils sont confrontés. Derrière l'humour pince-sans-rire propre au réalisateur apparaissent un profond désespoir et un immense vide que l'enfant semble incapable de combler à lui seul. Ce mélange de légèreté et de douleur vive donne au film un ton unique et une indéniable singularité.

La force du film réside indubitablement dans le portrait savamment orchestré du garçon au comportement délinquant — son intrusion dans la maison des voisins partis en vacances permet de saisir toute l'espièglerie du personnage — qui dégage un formidable capital de sympathie. La particularité de Léon le rend très attachant, mais Falardeau parvient à faire ressortir de ce gamin à la bouille adorable toute la fragilité et l'angoisse d'un enfant de plus en plus en rupture avec le monde extérieur.

Après des fictions comme **La Moitié gauche du frigo** (2000) et **Congorama** (2006), il était difficile d'imaginer Philippe Falardeau se lancer dans l'aventure d'un film dont les protagonistes principaux sont des personnages d'une dizaine d'années. Dans cette première expérience avec des enfants, le cinéaste réussit à révéler le naturel de ses jeunes comédiens, surtout Antoine L'Écuyer (petit-fils de l'acteur Guy L'Écuyer) qui livre ici une performance hors du



Antoine L'Écuyer incarne Léon dans **C'est pas moi, je le jure!** — PHOTO : VÉRO BONCOMPAGNI

commun. Cette direction d'acteur est d'autant plus réussie que plusieurs répliques du scénario ont été directement reprises des deux romans de Bruno Hébert (*C'est pas moi, je le jure!* et *Alice court avec René*), ce qui ajoute à la difficulté d'obtenir des performances empreintes de spontanéité. La réussite n'est cependant pas au rendez-vous du côté des monologues — une série de voix intérieures tirées des livres — qui ne sonnent pas toujours justes dans la bouche de Léon puisque, par moments, il s'aventure dans des réflexions qui ne siéent pas à un enfant de son âge. Heureusement, le réalisateur se reprend de belle façon dans des scènes fortes tel le déchirant départ de la mère du domicile familial qui illustre l'impuissance d'un garçon voyant s'enfuir la personne la plus significative de sa vie.

En dépit de ses nombreuses qualités, il émane du film un sentiment d'éparpillement, comme si le réalisateur avait voulu embrasser trop de thèmes à la fois, contenus dans les deux romans qu'il a ici adaptés. Ainsi, le récit vivote-t-il entre les tensions familiales chez les Doré, les mauvais coups de Léon, sa relation avec Léa, mais aussi ses tentatives de suicides ratées, le tout dans un court laps de temps. Ces (trop?) nombreux développements sont néanmoins assez bien menés puisque le traitement narratif privilégié par Falardeau garde, malgré la gravité de certains passages, une dimension ludique propre à l'enfance et qui permet d'en désamorcer la charge dramatique. On peut donc saluer ici la signature d'un cinéaste talentueux, particulièrement dans le dernier tiers du film. À cet instant, la mise en scène inspirée de Falardeau ali-

mente une intrigue atteignant son apogée lors de la finale qui se déroule dans une salle de quilles où le tempo et l'intensité sont parfaitement maîtrisés. Il s'agit à ce jour du film le plus accessible de Philippe Falardeau et force est de constater que notwithstanding ces quelques réserves, **C'est pas moi, je le jure!** possède la griffe unique du réalisateur. ■

C'est pas moi, je le jure!

35 mm / coul. / 108 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Philippe Falardeau, d'après deux romans de Bruno Hébert

Image : André Turpin

Mus. : Patrick Watson

Mont. : Frédérique Broos

Prod. : Micro_Scope

Dist. : Crystal Films

Int. : Antoine L'Écuyer, Suzanne Clément, Catherine Faucher, Daniel Brière